2 vols. $100.—

CUT
PARIS
SALON
1892

PARIS-SALON

1892

Imp. E. Bernard. — Paris.

Cat
Paris
Salon
1892

5e volume de la 2e série

LOUIS ÉNAULT

PARIS-SALON

1892

PAR LES PROCÉDÉS PHOTOTYPIQUES

DE

E. BERNARD & Cie

Volume contenant 40 phototypies

PARIS

E. BERNARD & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

LIBRAIRIE
53ter, QUAI DES GRds-AUGUSTINS

IMPRIMERIE
71, RUE LA CONDAMINE 71

1892

TABLE DES MATIERES

Beyle	Frileuse..	1
Gavarni (Pierre) . .	Un Cours de Dames (Hte-École)	3
Réalier-Dumas . . .	Le Goûter sur l'herbe. .	5
Sylvestre	Éponine et Sabinus . .	7
Berne-Bellecour . .	Défense d'un pont. . .	9
Franc Lamy	Le Renouveau	11
Charpin.	Le Gué (Souvenir de Pologne)	13
De Champ-Renaud (Th.)	Quiétude.	15
Benjamin-Constant . .	Paris conviant le monde à ses fêtes	17
Truphême	A l'École	19
Buland (Eugène). . .	A Huitaine (Plaideurs à la Justice-de-Paix). . .	21

Morot (Aimé)	La Danse	23
Vuillefroy	Bœufs dans un chemin	25
Debat-Ponsan	Le Jour de Saint-Roch (Vieille coutume du Midi)	27
Calvès	Dans les Champs	29
Dameron	Récolte de Fleurs, au cap d'Antibes	31
Luminais (Evariste)	Passage de la Meuse par les Francs (IVe siècle)	33
Pomey (Louis)	Visite à l'Atelier	35
Chigot	Echouage	37
Picard (Edmond)	Les Mariniers	39
Debras	Chasse réservée	41
Duverger	Les Modèles	43
Cain (Georges)	La Nouvelle acquisition	45
Consuelo-Fould	Marchande de Fleurs (Londres)	47
Moreau de Tours	Vive la France !	49
Charpentier	Le Goûter	51
Dastugue	Anniversaire	53
Charrier	Le Premier sillon	55
Busson	L'Hallali du sanglier	57
Deyrolle	La Femme du Pêcheur	59
Outin	Le Pont à roulettes	61
Pillini	La grand'Messe	63
Dupain (Edmond)	Le Passant	65
Chaperon	La Critique (Souvenir des grandes manœuvres)	67
Gagneau	Les Laveuses	69

Bonnat (Léon) . . . Portrait de M. Ernest Renan. 71
Girardet . . . . . Le Soir d'une Bataille. . 73
Guillon. . . . . Adieu 75
Bloch . . . . . Le Soldat Krauter. . . 77
Carle Rosa . . . . Argenton 79

que devient toute cette peinture une fois le Salon fermé.

Cette question, aussi naturelle qu'insoluble, doit prendre un caractère d'acuité cent fois plus grande aujourd'hui, que nous avons non plus une Exposition comme autrefois — mais cent Expositions simultanées, qui se font l'une à l'autre une concurrence effrénée, et jettent le public des visiteurs dans un embarras dont il lui est difficile de sortir.

Il n'y a qu'un moyen de s'en tirer. Mais il est héroïque et pas à la portée de tout le monde : c'est de voir tout ! Mais ce n'est pas là chose aisée.

On ferait un volume, rien qu'avec la simple nomenclature des Expositions auxquelles la critique est conviée depuis quelque temps.

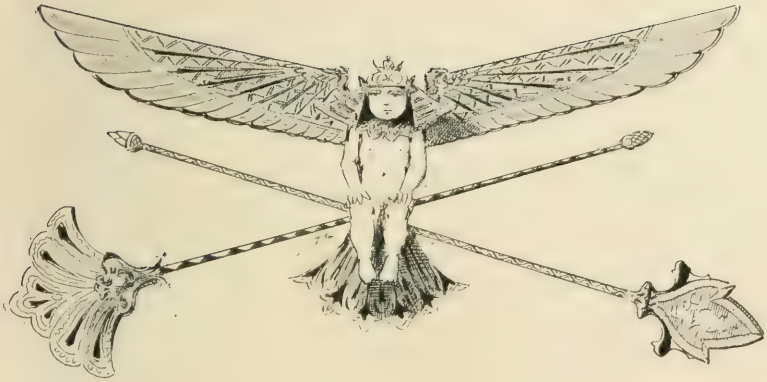
Sans parler du *Blanc et Noir,* le grand succès du jour, qui fait courir tout Paris au Champ de Mars, est-ce que les *Séparatistes* qui ont planté fièrement leur drapeau en face du camp retranché de la So-

ciété officielle des *Artistes Français* n'exercent point une très vive attraction sur une élite de curieux et d'amateurs ?

La Ville de Paris n'a-t-elle pas prêté son Pavillon du Cours-la-Reine, aux Indépendants — panachés d'Incohérents — toujours chers à la vieille gaieté gauloise ? Est-ce que Georges Petit n'a pas fait de sa jolie salle de la rue de Sèze, une succursale du Palais des Beaux-Arts, où nous avons vu défiler tour à tour les Aquarellistes et les Pastellistes, les étincelantes faïences de Lachenal, et les drames sombres de Raffet, écrits dans la manière noire ?

Est-ce que le Sar Péladan ne nous a pas ouvert les portes de la Galerie Durand-Ruel pour nous initier à la peinture mystique et rêveuse des nouveaux *Préraphaélistes*, à la place même où, aujourd'hui, nous admirons les chefs-d'œuvre des Maîtres de la Gravure Française.

Il n'est pas jusqu'aux femmes qui ne soient piquées de cette tarentule de la publicité.



BEYLE

Frileuse

Monsieur Beyle, qui sait que l'on peut mettre de l'art, du style, de la poésie et de la grandeur dans tous les sujets, nous révèle le plus souvent, dans ceux qu'il choisit, une préférence marquée pour les humbles, les faibles, les petits, les travailleurs de la terre — ceux de la mer plus encore — dont ses pinceaux, vraiment sympathiques, nous racontent la vie toujours sévère, parfois pénible, mais souvent pittoresque — c'est ce qu'il faut au peintre !

*

Nous connaissons de lui des morceaux d'une très jolie facture, et véritablement intéressants.

Je peux appliquer le bénéfice de ces observations au tableau que nous reproduisons aujourd'hui, *la Frileuse*.

Par les traits de son visage, et surtout par son expression de physionomie, la femme appartient au type populaire. Mais elle n'en est pas moins pleine de grandeur et de style. On dirait une belle plébéienne descendant d'un bas-relief antique. La pose est d'un naturel parfait ; le geste très simple et très vrai. La chevelure dénouée répand fièrement son flot noir sur le marbre des blanches épaules, et au-dessus le brasero qui brûle en plein air, la frileuse étend avec une avidité visible ses mains que pénètre la douce chaleur et que le bien-être envahit.

Une lectrice qui suit, par dessus mon épaule, les lignes à mesure qu'elles tombent de ma plume, me fait cette observation judicieuse : « Mais si cette dame a si froid, pourquoi reste-t-elle les bras nus et la gorge nue ? » La chose est facile à deviner, chère Madame. C'est parce qu'elle a une belle gorge et de beaux bras : on ne vous donne pas ces choses-là pour les cacher.

PIERRE GAVARNI

Un Cours de dames (Haute-école)

Ce fut un de mes regrets de ne pouvoir point enrichir de la reproduction de ce joli tableau le volume que je consacrai en 91 à l'illustration du SALON DES CHAMPS-ÉLYSÉES. L'exécution m'en paraissait suffisante, et j'en jugeais l'impression heureuse.

L'artiste ne fut pas de mon avis, et, juge souverain de son œuvre, il ne la trouva point arrivée là où il voulait

*

la conduire. Je respectai ses scrupules, en lui demandant pour 92 ce qu'il refusait à 91.

Le lecteur peut voir avec quelle fidélité il a tenu parole, et il l'en remerciera comme moi.

Pierre Gavarni, qui porte très dignement un nom célèbre n'a point sur les lèvres une seule goutte de l'amertume ironique de son illustre père. Il voit la vie en rose, peut-être parce qu'il la regarde du côté des femmes. C'est aujourd'hui un des maîtres du *high-life*, du sport et des hautes élégances.

Le tableau que nous reproduisons ici est un des spécimens les plus exacts de sa manière que nous connaissions. C'est pourquoi nous l'avons choisi.

Quiconque *a fait ses académies*, comme on disait du temps de Pluvinel, de La Guérinière, de M. d'Abzac, ou même du comte d'Aure, avec qui nous avons eu l'honneur de monter à cheval en notre petite jeunesse, sait que la haute école est la *rhétorique* du manège. Les élèves de M. Gavarni sont toutes dignes du brevet supérieur : très charmantes, n'est-ce pas, dans la robe d'amazone qui fait valoir leur taille bien prise, la fleur au corsage, le flot de rubans à l'épaule, le chapeau d'homme laissant toute sa valeur à la tête mignonne et fine. On voudrait faire une *reprise* avec elles.

RÉALIER-DUMAS

Le Goûter sur l'herbe

Ceux qui suivent avec quelque attention le mouvement artistique, tel qu'il se révèle à nous, dans nos Salons, depuis une douzaine d'années, peuvent se rendre compte du goût de plus en plus marqué de notre jeune école pour les scènes champêtres. Il y a toute une génération de peintres qui vivent en plein air, qui n'ont d'autre atelier que la campagne du bon Dieu ; qui préfèrent la lumière diffuse et dispersée, telle que le soleil nous la donne, au jour voulu et un peu factice de nos intérieurs, et pour

qui c'est un bonheur de marier les pompes de la Nature aux recherches de l'Art.

M. Réalier-Dumas, dont le joli tableau, intitulé le *Goûter sur l'herbe*, m'inspire ces réflexions, pourrait revendiquer, avec des droits égaux, le titre de paysagiste et celui de peintre de figures...

C'est qu'en effet, il a fort bien enlevé l'orée du grand bois, choisie par lui comme théâtre de la petite scène à laquelle peut-être plus d'un de nos lecteurs aimerait prendre part.

Nous sommes au dessert ; c'est le moment où la gaieté brille ; les grosses provisions ont disparu de la nappe blanche, où l'on ne voit plus que les friandises et les fruits ; la cafetière fume et chante dans son coin, et ce joyeux écot d'amis, et ces jeunes belles en robe de linon, qui ont jeté leur chapeau par dessus la haie, — en attendant peut-être qu'elles le jettent par dessus les maisons – trouvent que la vie est bonne, et qu'il y a encore de beaux jours au printemps... Pourquoi passe-t-elle si vite, cette jeunesse de l'année... et de la vie ? Goûtons-là pendant qu'elle passe.

SYLVESTRE

Éponine et Sabinus

Au milieu de cette longue série d'horreurs dont rougit l'humanité, et qui s'appelle l'histoire des Empereurs romains, il se rencontre, pour consoler et rafraîchir les âmes, un épisode vraiment touchant, et qui nous permet de croire que, même aux heures les plus sombres, il se trouve encore de grands cœurs, capables d'éprouver dans toute leur intensité les sentiments les plus nobles et les plus généreux.

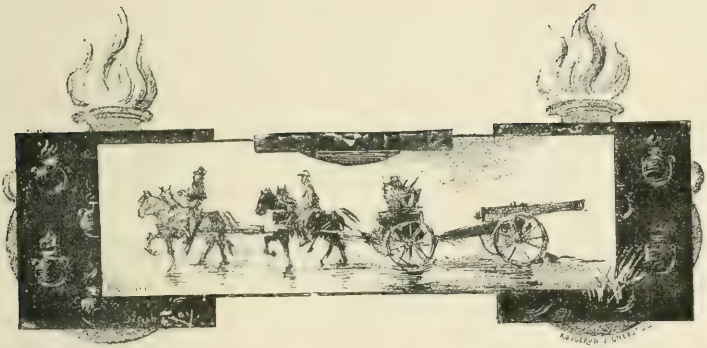
Tout le monde se rappelle la révolte des Gaules contre le joug de Vespasien, et les premiers succès de Julius Sabinus, qui, tout en combattant Rome se prétendait le descendant de Jules César. On sait comment, après la

défaite des siens, il échappa à la vengeance du vainqueur, en se réfugiant dans des cavernes et des souterrains, dont, pendant neuf longues années, sa femme, Eponine, une jeune et belle Gauloise, vint consoler et peupler la solitude ; car « ni plus ni moins que la lionne dedans sa caverne, nous dit le bon Plutarque, elle accoucha de deux petits jumeaux, qu'elle nourrit elle-même de sa mamelle ». Cette double naissance lui fournit même l'occasion d'un joli mot :

« César, dit-elle à Vespasien en lui montrant ces fils de la caverne, je les ai conçus et allaités dans un tombeau, afin que nous fussions plusieurs à te supplier ».

Mais on attendrissait point aisément les Empereurs, et celui-ci fit mettre à mort le lion, la lionne et les lionceaux.

M. Sylvestre, dans une toile émouvante, nous les montre tous quatre dans leur caverne, les deux petits suspendus aux mamelles fécondes ; elle, adorable figure, respirant le bonheur dans la tendresse, et lui, le héros, les enveloppant tous trois d'un regard ami et protecteur. Ils méritaient de vivre, c'est pourquoi on les a tués.



BERNE-BELLECOUR

Défense d'un pont

Berne-Bellecour est aujourd'hui à l'avant-garde de nos peintres militaires, Je n'ai pas dit de nos peintres de batailles. Il y a là une nuance, et elle n'échappera point à mes lecteurs. Il n'aligne point les régiments à la façon de Van der Meulen, et il ne fait pas évoluer les masses profondes, comme les stratèges du pinceau. Ce qu'il préfère c'est le fait de guerre simplifié; c'est le coup de main de quelques hardis compagnons; c'est l'épisode, plus encore que l'histoire. Mais dans ces conditions qu'il faut accepter, son œuvre est de premier ordre, absolument originale, avec ce caractère personnel auquel le spectateur

*

se laisse toujours prendre, parce qu'il sent qu'il y a là une chose puissamment sentie, véritablement vue et vécue. On peut dire que, sous ce rapport, BERNE-BELLECOUR est le véritable émule de notre inoubliable et à jamais regretté Alphonse de Neuville.

Je ne veux pas parler de ce fameux *Coup de canon* du siège, qui fit tant de bruit que l'artiste faillit en devenir sourd pour le reste de sa vie. Il est resté populaire.

Dans les nombreux tableaux qu'il nous a donnés depuis lors, à chacune de nos expositions, nous avons retrouvé les mêmes qualités : je veux dire l'instinct pittoresque, et la note individuelle, si fortement caractérisée que l'œuvre est reconnue avant même que l'on n'ait vu la signature du Maître.

Cette *Défense d'un pont* est admirablement entendue, les groupes sont vivants, et l'action, très vivement engagée, se poursuit avec un entrain qui ne languit pas un seul instant — pas plus que la carrière du brillant artiste.

FRANC LAMY

Le Renouveau

Il y a bien des manières de symboliser en peinture cette jolie saison du Printemps que l'on a si bien appelée la Jeunesse de l'Année, comme l'on appelle le Printemps la Jeunesse de la Vie. C'est un de ces *concetti* aux facettes brillantes comme les aime les beaux esprits d'Italie, toujours séduits par le contraste et le cliquetis des mots. *O Primavera Giuventu del anno! O Giuventu, Primavera della vita!*

On peut en faire comme cela pendant très longtemps sans se fatiguer.

*

M. Franc-Lamy, sans se perdre dans cette métaphysique, et usant des ressources plastiques que lui fournit son art, personnifie le Printemps — qu'il appelle le *Renouveau*, par un groupe attrayant de trois personnages, une jeune mère, si jeune qu'elle pourrait passer pour la sœur de ses enfants; un bébé blanc et rose, debout sur ses genoux, le sourire aux lèvres, et vous regardant de ses grands yeux rêveurs.

Sur le bout du banc rustique où sont assis nos personnages, un garçonnet dans l'âge ingrat, qui semble mécontent des autres, peut-être parce qu'il est mécontent de lui-même, futur chevalier de la triste figure, avec un tas de petites rides sur son visage déjà tourmenté.

Quant à la jeune mère, elle est très attrayante dans sa robe blanche semée de gros bouquets, sa tête brune abritée sous le chapeau à larges bords. Si l'on ne voyait pas que c'est une beauté des quatre saisons, on regretterait que l'année n'eût qu'un printemps.

P. FRANC LAMY

CHARPIN

Le Gué

(SOUVENIR DE POLOGNE)

La Pologne a tenu plus de place dans l'histoire de l'Europe que sa carte n'en tient dans l'Atlas de notre géographie. Mais cet ancien royaume du *Slavus saltans* n'en a pas moins toute la diversité d'aspect d'un grand pays. Du côté de l'Allemagne, de vastes plaines, monotones comme la steppe infinie, entrecoupées çà et là de

bouquets d'arbres verts ; du côté de l'Est, les forêts profondes où l'on entend, la nuit, hurler la faim des loups.

Vers le Nord, dans la direction de la Baltique et de la Finlande, s'étendent les vastes marais et les vaines pâtures.

C'est la lisière d'un de ces marais interminables que nous montre M. CHARPIN dans le tableau qu'il intitule le *Gué*, souvenir de Pologne.

Le paysage est grandiose, austère, et souverainement mélancolique, par cette nuit tombante.

A gauche, un bouquet de grands arbres, d'une végétation puissante et superbe, formant repoussoir. En face du spectateur, l'horizon sans bornes, la plaine liquide, immense, le marais. Au premier plan deux vaches et un veau, sous la garde d'un chien au poil rude, auquel je ne voudrais pas essayer de ravir son trésor beuglant.

Cette petite scène, plus impressionnante que je ne saurais le dire, est rendue avec une très réelle puissance, et elle nous donne un je ne sais quoi de nouveau, qu'on n'a pas encore vu, et comme a dit le poète :

« Il nous faut du Nouveau — n'en fut-il plus au monde ! »

THÉRÈSE DE CHAMP-RENAUD

Quiétude

L'année expirante penche sur son déclin. C'est le moment des feuilles qui tombent; c'est l'heure du bois mort.

Au pied d'un vieux mur de rustique appareil, dont les pierres mal jointes sont retenues par les crampons naturels que jettent de toutes parts, autour de leurs blocs mal dégrossis, les racines tortueuses et tordues des grands arbres

couronnent son sommet abrupt, nous apercevons deux femmes.

L'une, quelque sœur ou quelque amie, est à demi couchée sur la terre nue. L'autre, une jeune mère, sans doute, est assise sur une brassée de rameaux dépouillés, divan naturel et peu rembourré, mais sur lequel, pourtant, elle a l'air de se trouver à son aise, parce qu'elle tient son enfant dans ses bras, et qu'avec son enfant une mère est bien partout.

Quiétude ! dit l'artiste. Je le veux bien, car tout le monde est tranquille dans ce tableau, où personne ne fait de bruit, où personne ne se donne le moindre mouvement. Ni la mère, absorbée dans la contemplation du bébé ; ni le bébé lui-même qui se désaltère aux sources de la vie ; ni l'autre femme qui regarde la petite scène, filiale et maternelle tout à la fois, en se disant que bientôt, à son tour, elle tendra aussi à quelque nouveau né sa mamelle féconde et gonflée. Oui, c'est bien la paix, telle qu'on peut la goûter loin du monde, quand rien ne vient troubler la monotonie des jours égaux et pareils.

Les mondaines qui font cinq toilettes par jour, trouveront peut-être cette *quiétude* un peu trop profonde, mais on ne demande pas leur avis.

BENJAMIN CONSTANT

Paris conviant le Monde à ses fêtes

PLAFOND DE L'HOTEL DE VILLE

Le sceptre à la main, assise sur un trône, au milieu des nuages empourprés d'un ciel d'apothéose, la jolie femme qui symbolise la Ville de Paris, adresse ses invi-

*

tations aux cinq parties du Monde pour les prochaines fêtes de LL. AA, Nos Seigneurs du Conseil Municipal.

Mais comme la Cité Reine ne voudrait pas envoyer des cartes par le ministère des simples facteurs de la poste, ou même par l'escadron volant des petits télégraphistes, elle fait annoncer son prochain grand bal — habit noir et cravate blanche — salle des fêtes de l'Hôtel de Ville de Paris *(fluctuat nec mergitur !)* par un groupe de Muses, de Hérauts et de Génies, qu'une envolée superbe emporte dans l'espace. De jeunes et belles créatures jettent des fleurs entre ciel et terre — c'est une pluie de roses — d'autres sonnent des fanfares à pleins poumons dans des trompettes d'or ; un grand diable aux jambes nues, qui marche aussi vite que s'il avait des bottes de sept lieues, agite la torche avec laquelle il éclaire Paris... en attendant qu'il le brûle.

Tout cela est plein de vie, de fougue, d'animation et d'un entrain superbe — un vrai tableau de fête — et qui lui-même est la fête des yeux.

Benjamin Constant ajoute une note nouvelle à la gamme déjà si complète de son beau talent.

TRUPHÊME

A l'école

Je ne sais pas si M. Truphême lit souvent l'Évangile — une bonne lecture, et que je ne saurais trop lui recommander — mais je gage, s'il le lit, qu'il doit s'arrêter souvent à la page charmante où Jésus dit à la foule qui l'entoure :

« Laissez venir à moi les petits enfants ! »

L'habile et très sympathique artiste avait bien le droit de peindre le tableau qu'il nous montre aujourd'hui, car il n'est personne, en vérité, qui connaisse mieux que lui les usages, les mœurs, les habitudes, les traits particuliers et la physionomie générale de l'École.

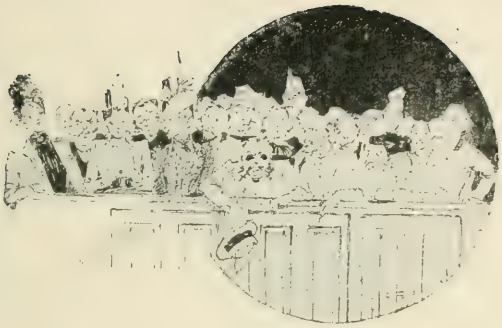
On l'a dit avec raison, c'est une véritable vocation qui l'entraîne à peindre ces petits hommes, qui grandiront

*

avec le temps, si Dieu leur prête vie, et qui décharger ont bientôt du poids des affaires nos épaules défaillantes. Nous connaissons, de par le monde, une vingtaine de tableaux, que M. Truphème a consacrés au jeune âge, et qui sont de véritables petits chefs-d'œuvre.

C'est dans une école de filles que l'artiste nous conduit. Les mignonnes, très sages, très attentives, studieuses, toutes à leur tâche, s'entassent sur les bancs du fond, tandis que le devant du tableau est occupé par une écolière dans les dix ans, à l'épaisse chevelure brune bouclée, à l'œil intelligent, à la bouche sérieuse, qui tient son cahier à la main, et qui cherche à lire la pensée du maître avant même qu'il n'ait parlé. Tout cela très bien vu, et, en vérité, très bien peint.

AUG. TRUPHÈME



EUGÈNE BULAND

A Huitaine

(PLAIDEURS A LA JUSTICE-DE-PAIX)

Monsieur Buland n'est pas seulement un peintre c'est un poète.

Il a des façons à lui, élevées et délicates de voir les choses. Je sais, de par le monde, des tableaux signés de son nom, dont le souvenir me hante.

Le Paris-Salon de 1885 publia un tableau du jeune maître, intituté « *Restitution à la Vierge* » d'une grâce charmante en sa naïveté. C'était une offrande de jeune mariée, au lendemain des épousailles, apportant à la divine vierge un bouquet de fleurs symboliques.

Il y avait dans l'œuvre tout entière je ne sais quelle

pureté céleste; on se serait cru devant quelque panneau de maîtres primitifs de l'École Toscane ou Vénitienne.

Mais M. Eugène Buland n'est pas un monotone ou un monocorde — et il sait faire vibrer tour à tour les notes les plus diverses — je dirais volontiers les plus opposées.

Il échappe par des fuites subites, à ce monde du passé, auquel on aurait pu le croire inféodé pour toujours, et il se plonge avidement dans les plus vives réalités du monde moderne, où il apporte je ne sais quelle verve ironique, dont le contraste avec sa première manière ne laisse point que d'être fort piquant.

Sont-ils assez pris sur la nature même, ces *deux plaideurs en Justice-de-Paix*, renvoyés à huitaine, l'homme crétinisé, déjà abruti par les huissiers — et la vieille — une forte tête — ruminant des moyens de procédure dans sa cervelle de fée carabosse.

AIMÉ MOROT

La Danse

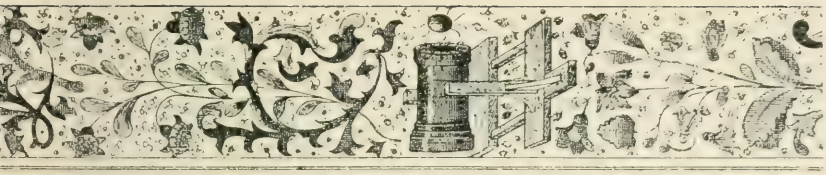
Monsieur Aimé Morot est un des heureux parmi les peintres de l'époque contemporaine : ses débuts furent éclatants ; la fortune ne l'a pas condamné à faire antichambre chez elle. Il était encore adolescent quand il reçut le premier baiser de la Muse, qui, quoique femme, lui resta fidèle. Il a eu la gloire jeune. C'est la seule gloire qui fasse plaisir ; car, après !

A quoi bon ? se demande celui dont les lauriers ne servent plus qu'à cacher des cheveux gris.

Dans la variété déjà grande de ses productions — car M. Morot est un infatigable travailleur — les juges les plus difficiles reconnaissent les rares mérites d'une exécution pleine de verve, d'éclat et de brio. Sa touche est tout à la fois fraîche et brillante, et il sait donner la vie à tout ce qui passe par ses mains. La chair, sous son pinceau, palpite et frémit. Il y a quelques années, son *Christ en croix* était la page la plus pathétique du Salon des Champs-Élysées.

Aujourd'hui M. Aimé Morot nous offre l'apothéose de la danse.

La scène se passe dans les nuages roses et gris-perle de quelque Olympe, où nous voyons défiler dans les costumes de leurs temps la Pavane de Louis XIII, le Menuet de Louis XIV, la Gavotte de Louis XV, la contre-danse de la Restauration, et les valses et les polkas fin-de-siècle de l'an de grâce 1892, et tout cela vif, léger, coquet, pimpant — comme un *cotillon* du dernier carnaval.



VUILLEFROY

Bœufs dans un chemin

Monsieur Félix de Vuillefroy, qui occupe aujourd'hui un rang si élevé dans l'École française contemporaine, marche vaillamment à la tête de nos peintres d'animaux. Héritier en ligne directe de notre grand Troyon, il n'a pas laissé longtemps oisifs les pinceaux tombés de cette main puissante, et personne aujourd'hui ne songe à lui contester le rang qu'il a conquis — le premier ! Nous ne trouverons chez personne l'étude de l'animal plus consciencieuse ni serrée de plus près. Chacune de ses toiles révèle un grand effort, mais en même temps un effort réussi. Sa facture est toujours très large, et les types de la

*

race choisie par lui, qu'il s'agisse des élégants Charolais, à la robe argentée, des Poitevins au poil roux, des petites Bretonnes tachetées de noir et de blanc, ou des robustes représentantes du Cotentin plantureux, sont toujours reproduits avec une intelligente fidélité. J'ajoute une facture supérieure, et une tonalité vraiment flatteuse pour l'œil.

Comme chez Troyon, comme chez Van Marke, et, si nous voulons remonter plus haut, comme chez Paul Potter le sujet, chez Félix de Vuillefroy, est presque toujours très simple ; regardez plutôt les *Bœufs dans un chemin* ! Ils sont trois, qui viennent à vous de front, suivis par le gros du troupeau — rien de plus ! Mais quelle puissance dans le relief de leur forte musculature, comme ils marchent bien dans leur puissance, entourés d'air, vraiment au sein de la Nature. Le paysage est superbe, et il se dégage de tout cela une grande impression de calme auguste et de sérénité.

DEBAT-PONSAN

Le Jour de Saint Roch

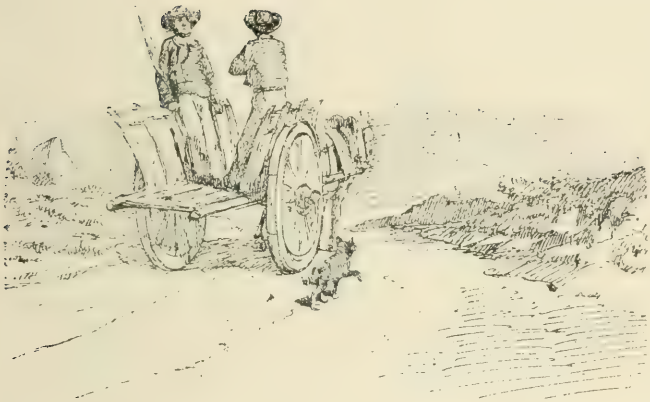
(VIEILLE COUTUME DU MIDI)

La Religion chrétienne, que des Barbares imbéciles voudraient chasser de notre Société contemporaine, s'associe avec une sollicitude touchante à tous les besoins, à toutes les pompes, à toutes les grandeurs, comme à toutes les misères de la vie humaine. Elle s'occupe trop de l'homme pour ne pas s'occuper aussi des humbles et doux compagnons de son existence. Presque tous les animaux associés à l'homme par la Nature ont dans le ciel là-haut, près du trône de Dieu, un protecteur et un patron. Personne n'entend prononcer le nom de saint Roch sans penser à son chien ; saint Antoine, dans sa solitude, nous semblerait plus seul sans son cochon fidèle ; saint Luc a son bœuf ; saint Marc, son lion ; saint Agnès, son doux

*

agneau ; saint Jean, son aigle, dont l'œil perce les ténèbres de l'Apocalypse ; saint Georges, son cheval de bataille ; la Vierge-Mère, la colombe mystique dont un battement d'ailes féconda pour le salut du monde les entrailles sacrées.

Ne soyons donc point étonnés si M. Debat-Ponsan, qui a toujours une vue élevée et poétique des choses, nous a peint avec un visible amour cette bénédiction des troupeaux dans les belles campagnes du Midi. La scène est aussi bien rendue qu'elle est bien conçue ; il s'en dégage une impression vigoureuse et saine. Ce n'est pas seulement une remarquable étude d'animaux. C'est un excellent tableau, dans le sens le plus large du mot, à coup sûr un des meilleurs du Salon de 1892.



CALVÈS

Dans les champs

Oui, la voilà bien, la *Vie des Champs*, telle que nous l'aimons, c'est-à-dire active, occupée, robuste, saine et bien portante ; où personne n'est oisif ; où chacun trouve une tâche à son gré, et proportionnée à ses forces ; où l'on vit au grand air, en constante union avec l'éternelle Nature, perdu en quelque sorte dans son sein.

Aussi j'ose dire que peu de toiles, au Salon de 1892, nous donneront une impression à la fois plus auguste, plus sereine et plus heureuse que celle de M. Calvès.

Nous sommes bien *Dans les Champs* à l'heure bénie, de la récolte, qui récompense des travaux de toute une année. La scène est vive, pittoresque et animée. Elle ne nous montre, il est vrai, que les menus travaux dévolus aux femmes. On cueille les pommes de terre, que l'on arrache aux sillons. Les unes vont emplir leurs corbeilles dont elles déversent le contenu dans les sacs largement ouverts que les autres leur tendent joyeusement.

Un cheval au piquet, attelé à une charrette encore vide anime le premier plan, traité avec une grande vigueur, et qui nous fait mieux apprécier la décroissance voulue des horizons fuyants et dégradés, dans lesquels le regard va se perdre au loin.

Quand on vient de lire les faits divers, troublés toujours, sanglants trop souvent, dans lesquels se résume aujourd'hui l'histoire de nos grandes villes, bâties sur des volcans, on envie M. Calvès, et l'on voudrait, avec lui, passer sa vie *dans les Champs*.

DAMERON

Récolte de fleurs, au cap d'Antibes

S'ENDORMIR dans le brouillard et se réveiller dans un rayon de soleil ; partir en soufflant dans ses doigts, et arriver en s'essuyant le front ; laisser derrière soi les frimas et la neige, et, après une nuit de train-express, se trouver au milieu des amandiers en fleurs et des roses épanouies.....

Ce rêve, un voyage à Nice, en hiver, par le rapide P.-L.-M, se charge de le réaliser. Je le fais une fois chaque

année, et le joli tableau de M. Dameron en renouvelle chez moi la sensation délicieuse.

Quand on a quitté Marseille, quand on est sorti des *Gorges d'Ollioules*, tourmentées comme un tableau de *Salvator Rosa*, le train s'avance entre deux haies, parfumées comme le mois de Mai en Normandie. Nulle part, en Europe, vous n'assistez à un tel épanouissement de la Nature.

On dirait un coin retrouvé du Paradis-Perdu. C'est l'Éden, au bord de la Méditerranée. A partir de Fréjus, il suffit d'étendre la main pour cueillir des roses, et sans habiter le Palais de l'Alcazar et les fameux jardins des rois Maures, un amoureux, pourvu qu'il soit ténor ou baryton, peut chanter à sa favorite :

« *Ici tu marches sur des fleurs !* »

Les fleurs ! Voilà donc la vraie fortune de ce coin de terre aimé des dieux. Les fleurs ! toutes les fleurs ! depuis le Mimosa aux effluves capiteuses, jusqu'aux Anémones à peine odorantes ! Et ces fleurs ne sont pas seulement la joie et l'orgueil du pays : elles en sont aussi la fortune..... demandez plutôt à ces belles filles aux cheveux noirs et aux yeux bruns que le joli tableau de M. Dameron nous montre faisant leur cueillette dans les vallons du Cap d'Antibes. Elles en mettront pour un million dans leur corbeille.

ÉVARISTE LUMINAIS

Passage de la Meuse par les Francs

(IVe SIÈCLE)

PARMI ses nombreux mérites, que personne n'apprécie plus que moi, il en est un que la critique la plus sévère ne saurait contester à M. ÉVARISTE LUMINAIS : c'est sa fidélité à suivre le programme qu'il s'est tracé depuis son entrée dans la vie artistique.

Le peintre érudit, dont chaque tableau pourrait servir de texte à une conférence historique, s'est dévoué à l'illustration par le pinceau de ces cinq ou six siècles, à la fois troublés et féconds, livrés au chaos de la Destruction et de la Renaissance, que virent expirer le vieux monde, et le monde moderne sortir de ses ruines.

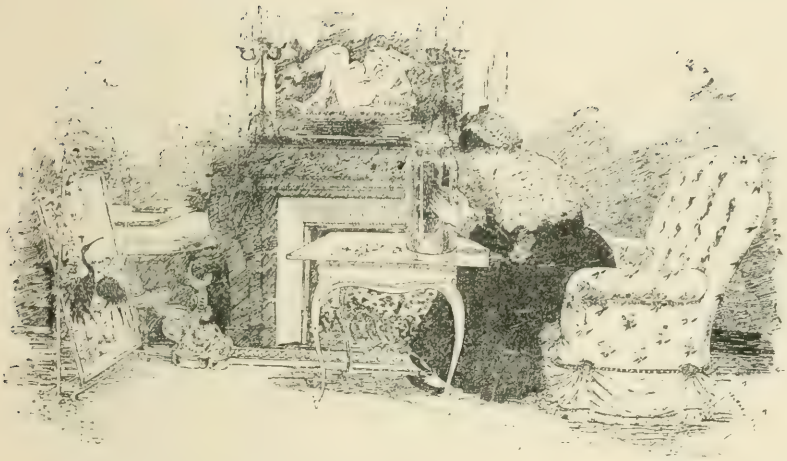
Le sujet était inépuisable : le peintre semble s'être

*

donné pour tâche de le creuser jusque dans ses plus intimes profondeurs, et il en a tiré cent tableaux divers qui donnent à son œuvre, à la fois une et variée, un intérêt singulier.

Les Francs, les Gaulois, les Huns, les Goths, les Ostrogoths et les Wisigoths, évoqués chaque année devant nous par ce pinceau très puissant, sont, à coup sûr, une des attractions et des curiosités de nos salons.

Le Passage de la Meuse par les Francs au IVe siècle, reste bien dans la gamme chère à M. LUMINAIS, et cette troupe pittoresque de vieillards, de femmes, d'enfants et de guerriers farouches attire et captive le regard, qui étudie avec un intérêt passionné ces types étranges et nouveaux, d'une vérité saisissante.



LOUIS POMEY

Une visite à l'atelier

Il en est un peu des peintres comme des comédiens. — révérence gardée ! — Quand les comédiens ont une soirée à eux, vous croyez qu'ils vont la passer chez eux, au coin du feu, si c'est l'hiver; au bois ou à la campagne, si c'est l'été.

Vous n'y êtes point ! Ils vont dans un autre théâtre,

*

voir jouer les rivaux, les camarades ou les amis. Tant leur tient au cœur l'amour sacré des planches.

Il en est de même des peintres — avec cette différence que leur théâtre à eux, c'est leur atelier. Aussi, quand ils n'ont pas d'autre tableau à faire dans l'atelier, ils peignent l'atelier lui-même.

C'est ce qui vient d'arriver à M. Louis Pomey.

Avec M. Pomey, artiste d'une grande correction et d'une irréprochable élégance, l'atelier doit être en rapport avec sa peinture, et nous pouvons être certains d'avance qu'il va nous offrir un de ces jolis tableaux de genre, si goûtés il y a une vingtaine d'années, et dont je serais très fâché pour mon compte de voir la mode se passer complètement, car j'y trouvais parfois des petits coins très intéressants de notre vie bourgeoise et de tous les jours, traités avec beaucoup de soin et de recherche.

Je vous en donne la jolie toile de M. Louis Pomey comme un spécimen excellent. Le peintre qui fait les honneurs de sa maison, est, avec son pantalon gris perle et sa veste de velours noir, un jeune monsieur très bien, et la femme en robe blanche, regardant si attentivement la nouvelle œuvre est tout à fait attrayante et sympathique. On voudrait avoir un atelier — rien que pour recevoir sa visite.

Louis Fantey

CHIGOT

Échouage par gros temps

Monsieur Chigot s'est voué pendant longtemps à l'illustration de nos annales militaires, et notre Paris-Salon a été heureux de reproduire, à diverses reprises, de grandes pages dues à ses pinceaux.

Tantôt, comme dans la toile intitulée : *le Renfort*, c'était un des plus brillants épisodes de cette campagne

sur la Loire, en 1870, où la Fortune, cette capricieuse qui nous a tant de fois trahis, eut encore quelques sourires pour nos armes ; tantôt, c'était l'effort héroïque et désespéré de ceux qui, comme les Turcos à Frœschwiller, résolus à mourir, voulaient du moins vendre leur vie et tomber en héros.

M. Chigot, dans ces grandes œuvres, toujours remarquées par la fougue, l'entrain, l'emportement avec lesquels il savait rendre le fait de guerre, se distingue toujours par l'aisance et l'habileté d'un pinceau qui sait remuer les masses.

Aujourd'hui, plus calme dans un sujet par lui-même moins fougueux, il nous donne le spectacle de l'énergie tranquille.

Nous sommes au rivage, sur quelque côte de la Manche ou de l'Océan, la vague hurlante déferle avec fureur. C'est le gros temps. Six robustes marins, attelés à un câble, attirent à la côte le navire en détresse ; il vaut mieux s'échouer que de faire naufrage ! Grande scène de la vie réelle, rendue avec autant de puissance que de vérité. Peinture saine et vigoureuse.

EDMOND PICARD

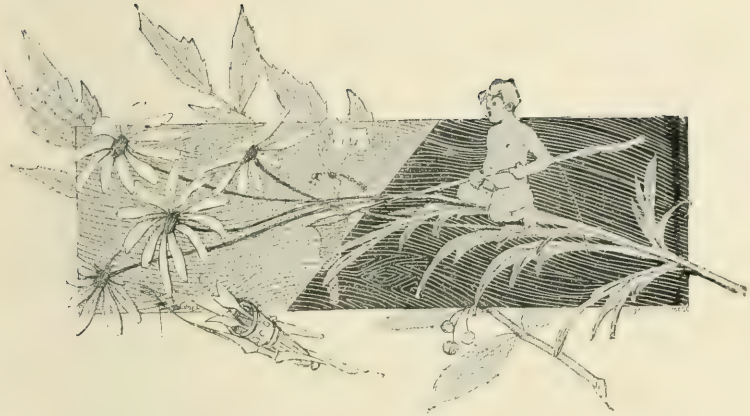
Les Mariniers

Ce sont des marins d'eau douce, qui n'ont aucun trait commun avec nos loups de mer de la Provence, de la Manche et de l'Océan ; ils ne me font pas l'effet d'avoir passé bien souvent la ligne, et le patron lui-même, le maître de la barque, *après Dieu*, comme disait la vieille et naïve formule, ne me semble pas avoir jamais reçu le baptême du tropique.

Mais on n'a pas besoin de cela pour être heureux, et ces braves gens qui naissent, vivent, aiment et meurent au fil de l'eau, ne me paraissent pas plus à plaindre que ceux dont le pied solide foule pendant trois quarts de siècles le bon plancher des vaches.

Pas monotone, cette vie là, quoique sans orages et sans tempêtes. Le long des rives changeantes, paisiblement, d'un mouvement égal et doux, la chaîne sans fin du touage les entraîne en dépit du courant ; les escales sont calculées d'avance ; on passe la nuit dans des ports de refuge ; on embarque et l'on débarque le frêt, au gré des armateurs ; on descend et l'on remonte les fleuves ; les savantes écluses se font un jeu de la différence des niveaux, et les portent dans leurs berceaux liquides.

Cependant, entre le ciel et l'eau, tous les devoirs de la vie de famille s'accomplissent. Voyez plutôt comme le père serre avec amour le bébé dans ses bras ; comme la mère soigne le repas que l'on va s'offrir sur le pont, et comme la fillette aux tresses flottantes répand autour d'elle le charme de sa jeunesse innocente.



DEBRAS

Chasse réservée

Au moment même où le Parlement, moins intelligent que démocratique, plus étranger qu'on ne le supposerait — eu égard au nombre de ruraux qu'il comprend — aux choses de la vie des champs, vient de désorganiser la chasse chez nous, et de rendre improbable l'existence d'un lièvre ou d'un perdreau par département, dans une dizaine d'années d'ici, on ne saurait reprocher au tableau de M. Debras de manquer d'à-propos.

*

Il l'intitule : « *Chasse réservée* » et l'on sait qu'aujourd'hui la chasse est plus que jamais à l'ordre du jour.

Il est vrai que le gibier que l'on prend vivant sur les terres de M. Debras ne figure pas *au tableau*, au retour des battues, devant le perron du château, et qu'on ne l'envoie pas à la halle le lendemain de l'hallali. On ne le *sert* pas au couteau; ce n'est pas avec les chiens qu'on le poursuit ; on ne relève pas ses *défauts* (on en profite !), et s'il arrive, par aventure, qu'on le surprenne dans les fourrés, on n'a pas eu besoin pour cela de rabatteurs. On n'est jamais fâché qu'il *fasse tête* ; on aime *à en revoir*, et le grand veneur lui-même ne demanderait pas mieux que de savoir qu'il va *tenir au ferme*. Si vous ne me croyez pas, regardez-là, cette jolie fille, dans la fleur de ses vingt ans, avec son doux regard de gazelle, et ses grâces timides de biche au bois... *Chasse réservée !* je vous crois, mon gaillard, et je jure bien qu'à votre place, je ne laisserais pas le braconnier aller *sur mes brisées*. Ni vous non plus, je pense !

DUVERGER

Les Modèles

S'IL y a dans la vie une catégorie d'êtres privilégiés, gâtés, adulés, priés, invoqués..... et maudits, il faut bien avouer que ce sont *les Modèles.*

Indispensable à l'artiste véritablement digne de ce nom, ennemi du *chic* et de l'à-peu-près, qui ne connaît, ne cherche et n'aime que la Nature, et qui la poursuit partout, dans l'infinie variété de ses manifestations, le modèle, ce collaborateur passif mais nécessaire du peintre et du sculpteur, avec lesquels il vit dans une intimité de tous

*

les instants, aura toujours sur l'œuvre même du plus habile une influence incontestable. Tout dépend de la pose !

Elle le sait bien, cette engeance malfaisante ! Aussi, use-t-elle et abuse-t-elle de la situation pour exercer sur l'infortuné qui ne peut point se passer d'elle, une implacable tyrannie.

Il est bien entendu que c'est du modèle féminin, plus spécialement attaché à la fortune du peintre de genre, auquel il fait subir, outre ses ennuis professionnels, ses caprices de jolie femme, que nous parlons ici.

M. Duverger ne connaît pas ces misères, et ses petits modèles, qui sont encore à l'école, marchent chez lui au doigt et à l'œil.

Il doit bien les traiter, d'ailleurs, car ils ont l'air tout à fait chez eux au milieu des bibelots de l'atelier, que le maître a quitté pour un moment, et où, très gentiment, ils font l'école buissonnière.

La petite scène que nous reproduisons est fort amusante, et c'est avec un sourire que l'on regarde ce gentil tableau d'intérieur d'artiste.

GEORGES CAIN

La Nouvelle acquisition

L'AUTEUR d'*Une Barricade en 1830*, d'*Une Noce sous le Directoire*, de *La Présentation de Lord Byron à la comtesse Guiccioli*, et de tant d'autres toiles qui ont captivé tour à tour la faveur du public, nous donne encore aujourd'hui, avec le tableau qu'il intitule *La Nouvelle Acquisition*, une de ces compositions où il excelle, et que l'on pourrait citer comme de véritables modèles du tableau de genre très mondain, très *high-life* et très recherché. Il y a là une vingtaine de personnages ; c'est beaucoup pour un tableau de genre ; on ne trouve pas que ce soit trop, tant ils semblent à l'aise, dans des poses d'un naturel parfait, faisant bien ce qu'ils font, et

formant, au gré du peintre, tantôt des ensembles et tantôt des apartés qui concourent fort heureusement à l'effet général de l'œuvre bien venue.

Du reste, c'est un mérite qu'il faut reconnaître à M. Georges Cain : soit qu'il choisisse pour théâtre de son action un salon particulier ou une place publique, ici ou là, il excelle à faire manœuvrer les foules. Dans la *Nouvelle Acquisition*, comme dans la *Présentation chez la Guiccioli*, c'est avec un rare bonheur qu'il fait vibrer la note élégante et aristocratique.

Ici, nous sommes dans les appartements de réception d'un hôtel, ou plutôt d'un palais, dont la ligne générale accuse la Renaissance, mais où les costumes des personnages nous ramènent à la fin de l'Empire ou aux premiers jours de la Restauration. Prélats, généraux, diplomates, marquises et duchesses se groupent harmonieusement autour d'un tableau — sans se douter qu'eux-mêmes en forment un autre, et des mieux réussis.

Mlle CONSUELO FOULD

Marchande de Fleurs

LONDRES

D'ou venez-vous, Mademoiselle ? Sous quels cieux étrangers avez-vous promené votre brillante jeunesse ? L'an passé, à pareille époque, vous faisiez, je crois, l'école buissonnière, et l'auteur du PARIS-SALON ne savait que répondre à ses lecteurs qui vous aiment, quand ils venaient lui demander pourquoi il ne leur donnait pas quelques

uns de ces types populaires, que vous transportez si habilement de la place publique dans vos cadres ?

Mais tout est bien qui finit bien ; Vous voilà revenue. C'est le moment de fêter le retour de l'Enfant Prodigue, et je vais faire venir de mes prairies normandes, un jeune veau gras, à moins que vous ne préfériez un petit agneau pascal.

Mademoiselle FOULD-STIRBEY, qui porte un nom de princesse avec la grâce facile d'une fille bien née, se sent attirée, — artistiquement parlant — par les types populaires. Elle les cherche partout ; mais cette chasseresse de modèles, qui remplace le carquois par une palette et les flèches de Diane par des pinceaux, ne rentre jamais bredouille. Je ne me souviens pas de lui avoir vu faire buisson creux.

C'est un bien joli type, très vivant et très pittoresque, peint d'une main sûre, ferme et légère, qu'elle nous rapporte aujourd'hui de l'autre rive de la Manche.

Le rire aux lèvres — un rire qui montre ses dents blanches — l'éclair dans l'œil, le geste hardi, cette bouquetière de Regent's Street ou de Piccadilly semble nous offrir, avec ses fleurs, sa jeunesse et sa beauté. Il y a marchand !

MOREAU DE TOURS

Vive la France!

Ce n'est pas seulement des lèvres, c'est du cœur, que jaillit chez M. Moreau de Tours le cri vaillant qui sert de titre à son tableau :

Vive la France!

M. Moreau est, en effet un vrai patriote. Toutes ses œuvres sont là pour le prouver. C'est dans son amour profond pour son pays qu'il a trouvé ses plus nobles et ses plus vibrantes inspirations.

Qui ne se rappelle cette grande et noble composition le *Sacrifice à la patrie*, qui produisit, il y a quelques années, une si profonde impression sur le public ?

*

La *Patrie*, symbolisée par une femme aux grands traits, sur lesquels se reflètent son âme héroïque, et aux gestes nobles et entraînants, nous présentait une image à la fois attractive et imposante.

Dans l'œuvre, que l'artiste nous offre aujourd'hui, nous retrouvons la même fougue emportée, et la même intensité de vie et d'émotion.

Nous sommes en pleine campagne, une campagne désolée et solitaire, et tout près, devant nous, pendant que l'on se bat vers l'horizon lointain, passe un convoi de prisonniers, livrés à la brutalité allemande. La fortune ennemie les a trahis sans les abattre. Blessés, sanglants, mutilés, foulés aux pieds, ils se redressent comme la vengeance sacrée qui a juré de ne désarmer jamais.

Dans cette page héroïque et grandiose, qui fait également honneur à l'âme du patriote et à la main de l'artiste, il y a une vaillance, une ardeur, un souffle d'enthousiasme et de passion, qui me rappelle le marbre immortel de Mercier : *Gloria Victis* !

CARPENTIER

Le Goûter

C'est un sage qu'il l'a dit.

« Un peu de pain sec avec la joie vaut mieux que le dîner de Lucullus ou le souper de Sardanapale, si l'on a une mauvaise conscience et un mauvais estomac. »

Il est bien frugal le *goûter* de ces trois générations de femmes, la mère grand', la petite mère et le bébé. Mais elles vont le savourer avec plus de bonheur que n'en éprouvent nos belles mondaines devant le thé jaune des *Five o'clock* de la rue Royale, ou dans les salons petits mais élégants où Colombin sert des gâteaux cosmopolites aux aristocratiques habituées de la rue Cambon.

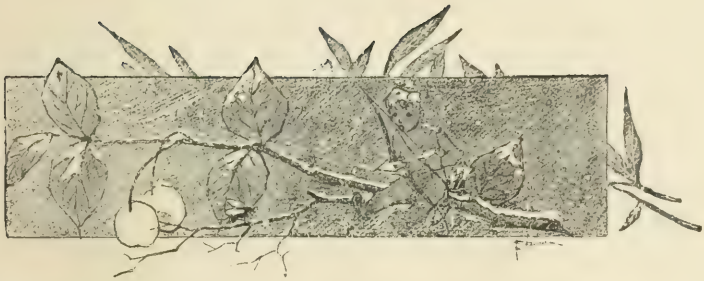
C'est qu'elles sont heureuses, ces créatures du bon Dieu,

vivant au sein de la Nature, loin de la corruption des villes, de plus en plus misérables — n'ayant d'autre idéal — sans même savoir que c'est l'idéal — que celui du devoir accompli.

Mais voyez quel rayonnement de bonheur dans le regard et dans le sourire qu'elles attachent sur le bébé qui vient à elles, coiffé en broussailles, et chaussé de sabots, serrant sur son cœur la rustique amphore, en terre rouge tachetée de blanc, qui contient le cidre aigrelet, mais sain, rafraîchi à la source voisine.

C'est un tableau de bonnes gens, et c'est pour cela que je l'aime !

J'ajoute qu'il est bien peint ; d'une belle facture, et que le paysage environnant annonce une terre puissante et généreuse, nourricière des hommes.



DASTUGUE

Anniversaire

Il n'est pas d'une gaieté folle, cet *Anniversaire* plein de larmes. Mais c'est le propre de l'art d'interpréter également tous les sentiments de l'âme humaine, et de savoir prêter des pleurs à la douleur et des sourires à la joie. C'est le clavier universel, qui, sous des mains habiles, trouve la note juste et vibrante par laquelle se révèlent au dehors toutes nos émotions.

Nous sommes dans une église aux boiseries sombres ; l'ombre descend des grandes voutes. C'est l'heure crépusculaire et mélancolique, propice aux recueillements profonds, pendant lesquels nos cœurs, pareils à des vases de parfums, s'épanchent au pied des autels. Toute une famille,

groupe désolé de six personnes, que les jours, succédant aux jours pendant la longue année, n'ont pas eu le pouvoir de consoler, se réunissent une fois encore dans la communauté du même deuil. Nous avons devant nous, toute la gamme des regrets, et l'artiste a su la rendre avec autant de justesse que de variété.

Les deux vieux, le père et la mère, sans doute, sont assis et comme accablés sous le poids d'un chagrin qui ne finira qu'avec leur vie. Les sœurs sont belles et touchantes : l'une médite ; l'autre lit un livre de piété, et des lèvres entr'ouvertes de la troisième, s'exhale une prière ardente.

J'ai rarement mieux compris qu'en regardant le tableau de M. Dastugue ce que l'âme humaine — même au plus fort de la douleur — peut trouver de consolation, de calme et de paix dans un intime commerce avec son Dieu.

CHARRIER

Le Premier sillon

CHARRIER, CHARRUE ! Ne trouvez-vous pas qu'il y a des noms prédestinés ? En pareil cas, je sais bien que le hasard est le souverain maître des choses ; mais il faut convenir qu'il les fait parfois assez bien.

Quoiqu'il en soit, le tableau de M. CHARRIER nous reporte aux premiers jours du monde, au sein d'une nature bouleversée encore par les récentes révolutions de ce Chaos, dont notre globe est sorti. La porte du Paradis Terrestre vient de se refermer sur le couple prévaricateur ; l'archange qui en garde le seuil n'a pas encore remis au fourreau l'épée flamboyante, qui en éloignera pour toujours les mauvais jardiniers qui ont voulu goûter au fruit de

l'arbre de la Science, avant qu'il ne fût mûr, et l'écho répète encore les terribles paroles de l'éternelle malédiction :

« Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ! »

Le père du genre humain n'est plus assis à ce banquet de la Nature, où, dans la tiède atmosphère du Jardin des délices, les fleurs naissaient sous ses pas, et les fruits s'offraient d'eux-mêmes à ses lèvres. La terre inculte ne produit plus que des ronces et des épines, et il faut déchirer son sein pour en arracher une misérable et insuffisante pâture.

C'est un sentiment d'une poignante angoisse qui se dégage de ce tableau, où nous voyons les premiers-nés de la race humaine, attelés comme des bêtes à la charrue de bois qui trace ce *Premier Sillon*, dans lequel va tomber l'amère rosée de la sueur et des larmes.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on peine et que l'on souffre dans ce bas monde. Le tableau de M. Charrier nous le fait bien voir : il est pathétique au premier chef.

BUSSON

L'Hallali du Sanglier

La belle chasse héroïque, chez nous, c'est la chasse au sanglier — parce qu'elle a pour elle le danger, qui la relève et l'ennoblit. Le vieux solitaire est brutal, et il reçoit mal l'imprudent, qui vient troubler les méditations auxquelles il se livre au fond de sa bauge.

Terrible *au ferme*, quand il tient tête aux chiens, il en

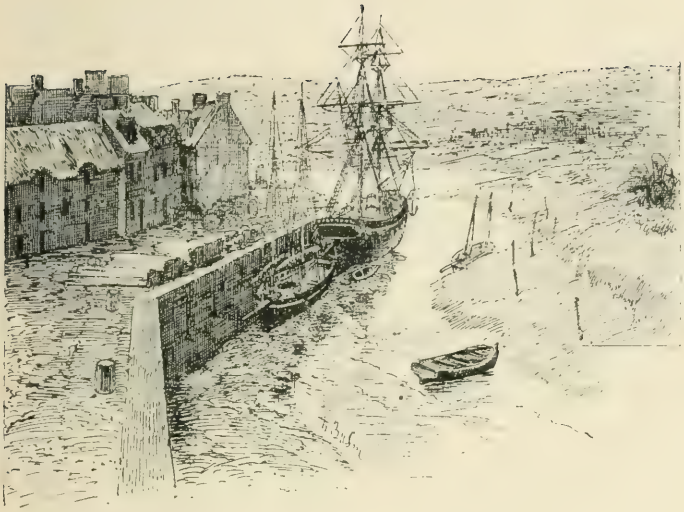
*

découd plus d'un avant d'être porté bas, et le soir, en rentrant au chenil, les piqueux constatent plus d'un manquant dans le vautrait.

Mais aussi quelle joie triomphante, dans sa cruauté même, quand le vieux roi des glandées, coiffé par deux limiers aux crocs puissants, attend, prêt à mourir, le hardi veneur qui va le servir au couteau...

Ce ne sont pas là plaisirs de gommeux : on y trouve des émotions plus viriles et plus saines que sur le boulevard, et, pour les affronter, il faut avoir les muscles bien trempés et le triple airin autour du cœur — car le coup de boutoir ne respecte rien, et l'ivoire des défenses déchire les quartiers de noblesse, tout aussi bien que les fonds de culotte du dernier des rabatteurs.

Il y a beaucoup d'entrain, de vie et d'animation dans l'hallali de M. Busson, peint de verve, par un homme qui sait voir, et rendre ce qu'il a vu.



DEYROLLE

La Femme du pêcheur

PARMI ces vaillantes et courageuses créatures, dont la vie est une lutte sans trêve et sans relâche, pour gagner le pain du jour, j'en connais peu qui soient plus dignes d'une sympathie profonde, sincère et attendrie, que *la Femme du Pêcheur*... Je l'ai vue à l'œuvre, et plus d'une fois j'ai pris en pitié — non sa fatigue — mais ses angoisses, ses inquiétudes et ses terreurs !

*

Ce n'est rien le travail ! et pour le redouter, il faut n'avoir ni force ni courage. Le travail c'est la loi du monde. Celui qu'on a surnommé le *Grand Apôtre* n'a-t-il pas écrit quelque part :

« Qui ne veut pas travailler, ne doit pas manger. »

Travailler à deux, quand on s'aime, c'est une joie ! Le malheur, le vrai, le seul, l'inconsolable, c'est la séparation, et, pour ceux qui vivent à la mer et de la mer, la vie n'est autre chose qu'une longue séparation avec des intermittences de revoir... trop courtes, hélas !

Tandis que le pêcheur, au péril de la vague, court l'aventure, toujours dangereuse, car on sait quand on part — on ne sait jamais quand on reviendra, ni si l'on reviendra — elle, une crainte éternelle au cœur, reste à la côte, avec les petits, prêtant l'oreille aux bruits du grand large, écoutant si la tempête ne vient point, implacable et cruelle, pour lui ravir celui qui est maintenant tout pour elle, si nécessaire à sa vie, et, pour tout dire en un mot « *son homme.* »

C'est ce que M. Deyrolle a bien compris, et c'est ce que comprendront aussi tous ceux qui regarderont avec l'attention qu'elle mérite sa belle toile pathétique.

OUTIN

Le Pont à roulettes

Je ne sais pas si c'est un élève de Polytechnique, un *pipo* ou un *cube* de l'École centrale qui a inventé le *Pont à roulettes*, mais j'imagine que s'il en avait fait la confidence à M. Armengaud, celui-ci, de sa plume autorisée et singulièrement compétente, aurait décrit le procédé, de manière à faire obtenir à l'ingénieur-inventeur — un solide brevet — mais bien entendu, S. G. D. G.

A la différence des autres ponts qui n'ont pas l'habitude de changer de place, et dont le premier mérite est, à

coup sûr, de rester tranquillement où on les a mis, le Pont à roulettes est essentiellement voyageur. On le promène par les routes et par les chemins; on le pose pour un instant là où le besoin s'en fait sentir, quitte à s'en aller bientôt, avec lui, chercher fortune ailleurs. Quel succès il aurait à Paris, ce pont à roulettes, pendant ces mauvais jours où les balayeurs font grève, et où les Parisiennes aux petits pieds pleurent le trépas d'Alphand, comme les nymphes autrefois pleuraient Daphnis éteint

« *Extinctum nymphæ crudeli funere Dophnim Flebant...* »

Une équipe de pontonniers de ce genre fonctionnant sur nos boulevards, du Gymnase à la Madeleine, ferait une ample récolte de gros sous.

Ce n'est pas la question d'argent, qui a préoccupé M. Outin, le constructeur de notre *Pont à roulettes*. C'est la question pittoresque. Il l'a résolue à souhait avec cette belle Madame en costume Directoire, dont le vent fait badiner la robe fouettée sur le bas bien tiré. Que de gens, avec elle, ne craindraient point le passage des ponts!

Mlle PILLINI

Sortie de la Grand'Messe

(FINISTÈRE)

PAREILLES à des sœurs, les Vertus passent à travers le monde en se tenant par la main. La vieille terre bretonne est la patrie de toutes ses fidélités. Pendant des siècles, elle aima d'un égal amour son Dieu et son roi, et, aujourd'hui encore, la dernière entre les dernières, pro-

vince intacte, elle résiste à l'envahissante civilisation universelle, et garde le même culte inébranlable pour ses costumes et pour ses traditions. Je comprends donc qu'elle soit pour nos peintres la terre classique du pélerinage, et que, chaque année, leur tribu voyageuse aille y chercher l'inspiration. Ils y trouvent des tableaux tout faits, qu'ils n'ont plus qu'à transporter sur leur toile.

C'est la bonne fortune qui vient d'échoir à Mademoiselle MARGUERITE PILLINI, dont nous reproduisons aujourd'hui le très joli tableau : *Sortie de la Grand'-Messe*, souvenir du Finistère.

La scène, fort bien reproduite par la jeune artiste, est très bien choisie, très pittoresque, et aussi bien rendue qu'elle est bien comprise.

Devant nous se dresse la grande façade d'une église de la Renaissance, ornée de ses statues, de ses pinacles et de ses clochetons traditionnels ; la vaste porte est ouverte, et, par de là les profondeurs de la nef béante, nous apercevons la blancheur des cierges, fumant sur le maître-autel.

Au premier plan, la foule qui vient de prier, les hommes aux vestes brodées, les femmes aux coiffes blanches, et les petits bercés sur le sein des mères, et tout cela animé par une intensité de vie qui fait plaisir à voir.

EDMOND DUPAIN

Le Passant

Je regrette vivement pour mes lecteurs de n'avoir pas sous la main — au moment où j'écris ces lignes — le délicieux poème de François Coppée. Au lieu de lire le commentaire en vile prose du tableau de M. Ed. Dupain, je leur offrirai les vers enchanteurs du poète des *Intimités*, et ils me sauraient plus de gré de ce que je ne leur dirais pas que de ce que je leur dis.

*

Le poète a bien inspiré l'artiste; le pinceau est dans la gamme de la plume, et je suis certain que Coppée, en regardant ce tableau, s'applaudit d'avoir été si bien compris et si bien traduit.

Tout le monde se rappelle la jolie scène reproduite ici par EDMOND DUPAIN.

C'est le moment où Sylvia, sortant de sa villa, aperçoit le PASSANT, endormi sur un banc de pierre, terrassé par la fatigue de la longue journée.

Charmée, amoureuse déjà, elle se penche sur son sommeil, et, son âme dans ses yeux, ardemment curieuse, elle cherche à deviner le secret de cette jeunesse errante; elle est attirée par ce beau front de poète et de rêveur; elle se dit tout bas que ces yeux, en s'ouvrant, lui ouvriraient le ciel, et elle se sent jalouse des lèvres qui réveilleront ces lèvres endormies. Tous deux sont jeunes et beaux — dignes héros d'une scène d'amour. Et voilà un tableau de genre comme on les aimait beaucoup au temps où florissait l'École romantique. Il y a des gens qui en sont encore là. Heureuses gens!

CHAPERON

La Critique

(SOUVENIR DES GRANDES MANŒUVRES)

MAINTENANT que la France est un soldat — le soldat de Dieu ! — comme disait autrefois le vieux Shakespeare, la vie militaire est devenue la vie même de la Nation ; tout Français est aujourd'hui un engagé volontaire, et tout cœur patriote bat sous le drapeau.

On sait la place que tiennent en ce moment les Grandes Manœuvres dans la vie du pays. Chaque année, pendant un mois ou deux, d'une frontière à l'autre, on n'entend qu'un roulement de tambours et un bruit d'armes.

Les *Grandes Manœuvres* ne sont pas ce que l'on avait cru tout d'abord, une parade et une revue. Elles nous offrent l'image vraie de la guerre, avec ses marches et ses

*

contre-marches, ses pointes en avant, ses vives retraites, et ses *fac-simile* de batailles.

La chose ne va pas sans beaucoup de déploiement et d'appareil guerrier. La guerre a son luxe. Nos amis d'aujourd'hui, nos ennemis de demain, sont conviés aux Grandes manœuvres, afin qu'ils puissent bien se rendre compte de la façon dont nous essaierons de les battre, le jour où le besoin s'en fera sentir.

Des inspecteurs — vieux généraux blanchis sous le harnais — sont officiellement chargés de suivre les faits et gestes des belligérants, et, quand les simulacres sont finis, d'en faire la critique devant les États-Majors réunis.

Ceci même est le sujet du tableau de M. Chaperon, plein de vie, de mouvement et d'animation, où nous retrouvons cent types militaires, saisis dans la diversité et la vérité de leur nature.

GAGNEAU

Les Laveuses

Monsieur Gagneau ne s'est pas mis en frais de composition pour nous donner le tableau d'assez belle dimension qu'il intitule les *Laveuses*. Pourquoi pas les *Lavandières*? disait autour de nous une femme aux instincts poétiques. Laveuses! c'est un peu vulgaire!

Lavandières ou laveuses peu importe, pourvu que le linge soit blanc et qu'il fleure la lavande et l'iris, plutôt que le chlore malsain et l'abominable eau-de-javel!

Nous sommes en pleine campagne, dans une prairie immense, où rien n'arrête le regard, qui se perd dans le

lointain des horizons fuyants. Une rivière aux ondes pures, qui doit déborder à toutes les crues, car elle coule à pleines rives — presque à la hauteur du sol — sans être encaissée dans l'escarpement d'un lit bien marqué, offre son courant, incessamment renouvelé aux laveuses agenouillées dans l'herbe humide, qui, sur les grandes pierres plates, savonnent, épongent, battent et tordent les serviettes, les chemises et les draps.

Au premier plan du tableau une grande jeune fille, qui n'a pas sans doute les grâces de Mademoiselle Delagarde, — la reine des reines, perle du lavoir de la rue d'Oberkampf, acclamée par la foule idolâtre — mais grande, forte, robuste, bien découplée, nous réjouit par le spectacle de sa jeunesse bien venue, et nous prouve qu'il y a de la poésie dans les plus humbles sujets. Le grand point c'est de savoir la trouver... et la montrer...

LÉON BONNAT

Portrait de M. Ernest Renan

Quand la flatteuse unanimité des suffrages de ses confrères appela Léon Bonnat à recueillir la succession du vénérable Bailly, président de la Société des Artistes Français, il ne manqua point de gens pour se dire que les soins absorbants d'une haute et brillante situation auraient pour effet certain d'enlever à la peinture le plus clair de son temps.

Nous ne partageâmes ni ces préoccupations, ni ces craintes. Nous connaissons notre Bonnat ; nous savons qu'il est de la race de ces grands travailleurs de la Renaissance,

dont le vaste labeur suffisait à toutes les tâches. Le grand plafond consacré à la gloire d'Apollon, et destiné à une des salles de l'Hôtel de Ville, fut sa première réponse à ceux qui doutaient de lui. Il leur en fait une seconde aujourd'hui, avec le portrait de M. *Ernest Renan*, un des plus remarqués au Salon de 1892.

Rarement l'illustre maître à qui nous devons les portraits de nos plus célèbres contemporains, s'est vu aux prises avec une physionomie plus complexe que celle-ci. Ce ne sont pas les traits qui l'ont séduit. Psyché aurait mieux aimé l'Amour; Diane n'aurait pas fait pour lui d'infidélités au bel Endimyon, et Vénus lui aurait préféré le jeune Adonis. Mais Bonnat, pour qui le métier matériel n'a plus de secrets, a voulu nous prouver qu'il était aussi le peintre des âmes, et il s'est attaqué à celle-ci, faite de contrastes — obscure, profonde et mystérieuse, qui cache les troubles d'un scepticisme en travail, sous l'apparence béate d'un chanoine au triple menton, troquant sa soutane pour une redingote et digérant un bon dîner. — Le Monsieur est très gras!

JULES GIRARDET

Le Soir d'une bataille

(QUIBERON, 21 JUILLET 1795)

BELLA *Matribus detestata!* O guerres, maudites par les mères! s'écrie le penseur attristé devant la page grandiose, sinistre et lamentable, exposée par M. GIRARDET sous ce titre : *le Soir d'une Bataille.*

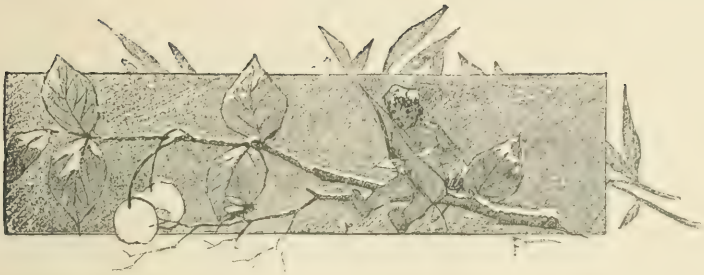
Quibéron! tous ceux qui ont suivi, sur l'échiquier san-

*

glant des batailles, les marches et contre-marches des belligérants de cette Chouannerie que Napoléon, qui s'y connaissait, appelait toujours la *Guerre des Géants*, se rappellent cette date funèbre du 27 juillet 1795, et ces divisions fatales, nées de l'obstination des uns et de l'incapacité des autres, qui eurent pour résultat une capitulation violée et le massacre de sept cents émigrés, comprenant l'élite des officiers de notre ancienne marine — que Bonaparte eut été trop heureux de retrouver à Trafalgar.

Ce n'est pas le massacre que nous montre M. GIRARDET — ce sont plutôt ses horribles suites : *le Soir de la Bataille*, comme dit le livret. Dans cette mise en scène d'un des plus horribles faits de guerre que nous connaissions, l'artiste a déployé une énergie et une puissance rares. L'horreur plane sur ce champ de bataille ; on sent passer l'épouvante sur ces cadavres — au milieu desquels des blessés, qui espèrent tromper la mort, se soulèvent à demi, en appelant un secours qui ne viendra pas.... C'est la mer qui vient — implacable — et qui va donner aux morts — et aux mourants — la tombe mouvante de ses vagues.

Bella Matribus detestata! pour finir comme j'ai commencé.



GUILLON

Adieu

L'AMOUR est plus fort que la Mort !

Qui donc l'a dit, ce mot profond, consolant et doux, qui semble promettre l'éternité au plus puissant des sentiments humains ?

C'est la *Bible !* Le Livre des Livres — celui dont, pour les croyants, chaque parole a été inspirée par l'Esprit-Saint, source de l'infaillible vérité.

Ils le savent bien les deux que M. ALFRED GUILLON, nous montre, prêts à sombrer dans l'immensurable abîme, misérables épaves d'un grand naufrage, tristes jouets de

la tempête, et dont le dernier souffle va s'exhaler dans un baiser d'amour.

La scène est grandiose et terrible, poignante, pathétique au premier chef. La tempête est déchaînée ; le vent fait rage ; le ciel est impitoyable, la mer soulevée jusque dans ses plus intimes profondeurs.

Les débris d'un navire fracassé roulent pêle-mêle sur les flots démontés. Passagers et matelots tout a disparu dans l'universelle ruine. Seules deux créatures humaines survivent encore — un homme et une femme — que soutient, pour un moment, à la surface de l'Océan bouleversé, la carène du vaisseau désemparé. Tous deux vont périr. Mais, avant de disparaître dans l'éternelle nuit, oublieux de la vie et de la mort, ils échangent leurs âmes dans une suprême étreinte ! Très saisissant ce drame intime et terrible.

ALFRED GUILLOU

BLOCH

Le soldat Krauter

FORBACH, 1870

Nos lecteurs voudront bien nous rendre cette justice que, dans notre PARIS-SALON de 1892, nous n'avons pas abusé du tableau militaire. A notre époque chacun est soldat, c'est chose entendue, et, quand l'heure est venue, nous devons tous à la patrie le sacrifice de notre vie, si elle le réclame. Mais, par cela même que l'Europe moderne n'est plus qu'un vaste camp retranché, et que l'on n'entend partout qu'un bruit d'armes, la guerre n'est plus un but, elle n'est qu'un moyen. Il faut la faire vite — quand le besoin s'en fait sentir — et passer aussitôt à un autre exercice.

Il semble que nos peintres l'ont bien compris ; car le tableau de bataille semble tenir moins de place qu'autrefois dans leurs préoccupations.

Ce n'est pas dire que le fait de guerre soit complètement banni de nos ateliers. Ce serait fâcheux en vérité, et nous serions des premiers à l'y rappeler. Il donne parfois à l'énergie humaine l'occasion de se développer d'une façon sublime, et d'atteindre les hauteurs de l'héroïsme.

Je n'en veux d'autre preuve que le tableau de M. Bloch, et les dernières cartouches brûlées par cette poignée d'intrépides et de vaillants, si bien faits pour sauver l'honneur du drapeau, à l'heure même des suprêmes défaites.

CARL ROSA

Argenton

Ce tas de vieilles maisons borgnes et boîteuses, et édentées ont la prétention d'être une ville — et cette ville, c'est *Argenton*.

Je ne sais de qui est cette petite phrase, que M. Carl Rosa reproduit avec une certaine malice dans la notice qui accompagne son tableau. Elle doit être tombée de la plume de quelque architecte officiel, épris de la monotonie des boulevards, et à genoux devant la ligne droite, chère aux terrassiers et aux ingénieurs.

Je me rappelle avoir dîné un jour chez l'aimable directeur du *Matin*, avec l'ancien Préfet de la Seine, M. Haussmann, celui que l'on appelait déjà le *Grand Baron*.

Nous revenions tous deux de Constantinople.

« Ah ! s'écria-t-il, avec un accent d'enthousiasme voisin du byrisme, si le Sultan me laissait faire seulement pendant six mois !

— Les maçons vous béniraient, lui répondis-je avec une certaine audace ; mais les artistes et les amis du pittoresque et de l'inattendu vous poursuivraient de leurs malédictions !

Le tableau de M. Carl Rosa ne me donne que trop raison, et le boulevard de la Madeleine, la place Péreire et la rue Réaumur seraient pour nous un mortel ennui, s'il fallait les voir trop longtemps, tandis que nos yeux ne se fatiguent jamais de ce joli désordre et de cet amusant pêle-mêle des maisons d'Argenton, si étranges de formes, si pimpantes de couleur. Je ne sais si elles sont d'une habitation commode..... Mais comme j'aimerais vivre en face, de l'autre côté de la rivière !

CHEMIN DE FER DE L'OUEST

SERVICES QUOTIDIENS RAPIDES
ENTRE
PARIS & LONDRES
(Par DIEPPE et NEWHAVEN)

Les importants travaux exécutés récemment dans les ports de Dieppe et de Newhaven, en donnant la facilité d'organiser dans ces deux ports des départs à heures fixes, quelle que soit l'heure de la marée, ont permis aux compagnies de l'Ouest et de Brighton de réduire considérablement la durée du trajet entre Paris et Londres et de créer des services rapides qui fonctionneront tous les jours, sauf le cas de force majeure (voir les affiches spéciales), aux heures indiquées ci-dessous :

De Paris à Londres.

	JOUR 1re et 2e cl.	NUIT 1re, 2e et 3e cl.
Départ de Paris-Saint-Lazare. . . .	9 h. m.	8 h. 50 s.
Départ de Dieppe.	Midi 45	1 h. mat.
Arrivée à Londres :		
Gare de London Bridge.	7 h. s.	7 h. 40 m.
Gare de Victoria	7 h. s.	7 h. 50 m.

De Londres à Paris

Départ de Londres :		
Gare de Victoria	9 h. m.	8 h. 50 s.
Gare de London Bridge	9 h. m.	9 h. soir.
Départ de Newhaven.	10 h. 35 m.	11 h. soir.
Arrivée à Paris-Saint-Lazare. . . .	6 h. 50 s.	8 h. mat.

Prix des Billets :

BILLETS SIMPLES, VALABLES PENDANT 7 JOURS :

1re cl., 41 fr. 25 ; — 2e cl., 30 fr. ; — 3e cl., 21 fr. 25. — Plus 2 fr. par billet, pour droits de port à Dieppe et à Newhaven.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR; VALABLES PENDANT 1 MOIS.

1re cl., 68 fr. 75 ; — 2e cl., 48 fr. 75 ; — 3e cl., 37 fr. 50. — Plus 4 fr. par billet, pour droits de port à Dieppe et à Newhaven.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter à Rouen, Dieppe, Newhaven et Brighton.

CHEMIN DE FER DU NORD

TRAINS DE LUXE

Ayant comme point de départ et d'arrivée
LA GARE DE

PARIS-NORD

NICE-EXPRESS

Train journalier partant de PARIS-NORD à 7 h. 40 du soir et arrivant à PARIS-NORD à 9 h. 54 du matin.

MÉDITERRANÉE-EXPRESS

Train hebdomadaire. — Départ de PARIS-NORD, le jeudi, à 11 h. 53 du soir ; — arrivée à PARIS-NORD, le dimanche, à 2 h. 40 du soir.

PENINSULAR-EXPRESS

Train hebdomadaire partant de PARIS-NORD, le vendredi, à 11 h. 53 du soir.

SUD-EXPRESS

Train trihebdomadaire. — Départ de PARIS-NORD, à 6 h. 54 du soir, les lundis, mercredis et samedis ; — arrivée à PARIS-NORD, à 8 h. 10 du soir, les lundis, mercredis et vendredis.

SERVICES DIRECTS

ENTRE

PARIS et LONDRES

TROIS DÉPARTS PAR JOURS A HEURES FIXES

1° Par Calais et Douvres :

Trains rapides à 8 h. 22 et 11 h. 30 du matin et à 8 h. 25 du soir (1re et 2e classe).

Train de luxe, à 4 heures du soir (les samedis exceptés). — Traversée maritime en 1 h. 1/2.

2° Par Boulogne et Folkestone :

Train rapide à 10 heures du matin (1re et 2e classe). — Traversée maritime en 1 h. 40.

Billets d'aller et retour valables pour 1 mois,
soit par Boulogne, soit par Calais
1re classe : 118 fr. 75. — 2e classe : 93 fr. 75.

Service de nuit accéléré, par train express et à *prix réduits*, en 2e et 3e classe. — Départ de Paris, à 6 h. 10 du soir.

CHEMIN de FER de PARIS à LYON & à la MÉDITERRANÉE

NOUVEAUX
SERVICES RAPIDES
DE
PARIS A NICE

La Compagnie P. L. M. vient d'améliorer encore les services qu'elle avait organisés l'hiver dernier pour faciliter l'accès du littoral de la Méditerranée.

Le train de luxe composé de lits-salon P. L. M. et de wagons-lits qui partait chaque jour à 7 heures du soir de la gare de Paris-Lyon pour arriver le lendemain à 1 h. 58 du soir, partira dorénavant à 7 h. 40 du soir de la gare Paris-Nord et arrivera à Nice le lendemain à 2 h. 28 du soir.

Le train rapide, composé de voitures de 1re classe seulement, qui partait de la gare de Paris-Lyon à 7 h. 15 du soir et arrivait à Nice le lendemain à à 4 h. 44 du soir partira, au prochain service d'hiver, de la gare Paris-Lyon à 8 h. 45 du soir et arrivera à Nice à 4 h. 33, gagnant ainsi plus d'une heure et demie sur le service précédent.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE FAMILLE

Pour les stations des Pyrénées et du Golfe de Gascogne

Des billets d'aller et retour de famille, de 1re et 2me classes, sont délivrés à toutes les stations des réseaux d'Orléans et du Midi, avec faculté d'arrêt à tous les points du parcours.

TOUTE L'ANNÉE, pour Arcachon, Biarritz, Dax, Guethary (halte), Pau, Saint-Jean-de-Luz et Salies de Béarn.

Avec les réductions suivantes, calculées sur les prix du tarif légal d'après la distance parcourue, sous réserve que cette distance, aller et retour compris, sera d'au moins 500 kilomètres.

Pour une famille de 3 personnes, 25 pour cent; de 4 personnes, 30 pour cent; de 5 personnes, 35 pour cent; de 6 personnes et plus, 40 pour cent.

Durée de validité, 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

La durée de validité des billets de famille peut être prolongée une ou deux fois de 30 jours moyennant le paiement, pour chacune de ces périodes, d'un supplément égal à 10 pour cent du prix du billet de famille.

...ION

...TRE

...ue par JAPHET

... quatre pages par l'Auteur si sympathique
... ARMAND SILVESTRE.

	...ototyp.		6e vol. 1891 (Nu au Louvre)	32	phototyp.
	—		7e — 1891 (Champs-Elysées)	32	—
	32	—	8e — 1891 (Champ de Mars)	32	—
	32	—	9e — 1892 (Champs-Elysées)	32	—
...s)	32	—	10e — 1892 (Champ de Mars)	32	—

PRIX DU VOLUME : 3 francs.

...U, d'après BOUCHER

PAR **Louis ÉNAULT**

Magnifique album de 20 planches grand in-4° en phototypie, texte en Elzévir.

Prix en carton : 20 francs.

LE NU DE RABELAIS

d'après JULES GARNIER

PAR

ARMAND SILVESTRE

PRIX : 3 FRANCS.

PARIS-SALON

1re série : 1880-1888

Texte par MM. **Louis ÉNAULT** et **François BOURNAND**

Magnifique collection in-8° contenant chaque année les reproductions en phototypie des principaux tableaux du Salon avec texte orné de grandes lettres, vignettes, culs-de-lampe, etc.

Nos 1	— 1880 contenant . .	24	phototypies	Nos 10	— 1885 1er vol. conten.	40	phototypies
2	— 1881 contenant . .	25	—	11	— 1885 2e — —	40	—
3	— 1882 1er vol. conten.	40	—	12	— 1886 1er — —	40	—
4	— 1882 2e — —	35	—	13	— 1886 2e — —	40	—
5	— 1883 1er — —	40	—	14	— 1887 1er — —	40	—
6	— 1883 2e — —	40	—	15	— 1887 2e — —	40	—
7	— 1883 Triennale . .	36	—	16	— 1888 1er — —	40	—
8	— 1884 1er — —	40	—	17	— 1888 2e — —	40	—
9	— 1884 2e — —	40	—				

PRIX DU VOLUME : **7 fr. 50**

Prix de la Collection des 17 volumes reliés : **170** francs.

2e série

TEXTE PAR M. **Louis ÉNAULT**

volume	1889	contenant	80 reproductions (épuisé)	Prix net :	20	francs
—	1890	Paris-Salon	(Champs-Elysées) 48 reproductions. . .	—	5	—
—	1890	—	(Champ de Mars) 48 — . . .	—	5	—
—	1891	—	(Champs-Elysées) 40 — . . .	—	5	—
—	1891	—	(Champ de Mars) 40 — . . .	—	5	—
	1892	—	(Champs-Elysées) 40 — . . .	—	5	—
	892	—	(Champ de Mars) 40 — . . .	—	5	—

Paris. — Imp. E. BERNARD & Cie, 71, rue La Condamine